

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
IX Pippo Lablague, sculpteur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 256-258

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pippo Lablague, Sculpteur

Dimanche, 1er mars.

Ce matin, je suis allé, avec papa, trouver le sculpteur Gessi dans son atelier. Comme je le harcelais de questions, Gessi m'a expliqué ce que c'est qu'un « plâtre » et m'a enseigné à en faire. C'est la chose la plus facile qui existe. On prend un modèle ou un objet quelconque, on l'enduit d'huile, puis on le couvre de plâtre mouillé. Quand le plâtre est sec, on le détache, et le moule est fait. A ce taux-là, tous les imbéciles sont capables de devenir sculpteurs ; c'est pourquoi je veux l'être, moi aussi. Je commencerai demain.

Lundi, 2 mars.

J'ai tout de suite informé Bicchi et Righetti, en leur annonçant que je deviendrais, en quelques jours, un sculpteur de premier plan. S'ils me promettaient de ne rien dire à personne, je les prendrais comme aides. Ils ont juré et nous avons décidé de commencer au plus tôt. En revenant à la maison, j'ai acheté quatre kilos de plâtre en poudre, que j'ai cachés sous le divan du salon.

Mardi, 3 mars.

Etant donné que, pour faire un « plâtre », il faut avoir un objet à reproduire, je me suis mis à faire la chasse aux lézards en sortant de classe. A une heure, après de longs efforts, j'en ai pris un et j'ai couru à la maison.

Mes parents étaient très inquiets, et j'ai dû raconter deux ou trois mensonges pour les tranquilliser. Pendant que je parlais, le lézard a sauté hors de ma poche et s'est mis à courir sur la nappe. Au milieu de hurlements d'indignation, la pauvre bête fut attrapée et jetée par la fenêtre, et moi j'ai reçu une gifle dont je me souviendrai toute ma vie.

Mercredi, 4 mars.

Tant pis ! A la place du lézard, nous emploierons comme modèle la main de Bicchi. Tout est prêt : demain après-midi, dès que maman sera sortie, je pourrai commencer à faire mes statues.

Jeudi, 5 mars.

Bicchi a mis la main sur la table, je la lui ai graissée avec de l'huile, puis je l'ai recouverte d'un bel emplâtre de plâtre. Mais on eut beau attendre, ça ne séchait jamais. Et ne faut-il pas qu'en pleine opération, voici maman qui rentre ! Nous faisons des efforts inouïs pour cacher le corps du délit, mais nos mains étaient sales et nous avons semé du plâtre partout : sur les meubles, sur nos vêtements et sur les tapis. Tout le salon était plein de traces blanches. Je n'ai jamais vu maman dans une pareille rage.

Vendredi, 6 mars.

Aujourd'hui, nous avons fait un nouvel essai, chez Righetti, mais, au lieu d'une main, j'ai voulu reproduire un visage. Righetti s'est prêté volontiers à l'opération : nous lui avons huilé la face et nous avons appliqué dessus quatre couches de plâtre mouillé. Tout marchait très bien, lorsque Righetti s'est mis à faire des contorsions comme un fou : le plâtre lui avait fermé la bouche et, s'il n'est pas mort, ce n'est pas notre faute. Dans l'enthousiasme, nous avons oublié qu'avec la bouche plâtrée, on meurt.

Samedi, 7 mars.

J'ai fait une magnifique trouvaille. Pour éviter que le modèle ne meure étouffé, il suffit de lui mettre un tuyau dans la bouche, pour lui permettre de respirer. Mais comme, après l'histoire d'hier, Bicchi et Righetti ont perdu confiance, je ferai le modèle moi-même. Après tout, en réfléchissant bien, j'aime autant faire ma propre statue, plutôt que celle des autres. De fait, tous les sculpteurs les plus célèbres ont fait leur « autoportrait », à commencer par Michel-Ange. J'ai donc bien le droit de faire le mien, pour que la postérité sache quelle tête j'avais.

Dimanche, 8 mars.

Des journées émouvantes, j'en ai passé beaucoup dans ma vie, mais une comme aujourd'hui, jamais.

Je vais chez Bicchi avec un gros paquet de plâtre et un tuyau, je m'assieds sur un escabeau, prêt pour l'opération, avec le tuyau en bouche et les yeux fermés. Bicchi mouille le plâtre, pétrit sa pâte et me dit : « Je dois vraiment te mettre tout ça sur la figure ? Tu me garantis qu'il n'y a pas de danger ? » Je lui réponds. « Ne fais pas l'imbécile : je t'ai dit que j'étais prêt ; ça suffit ! »

Alors il se met à m'enduire de plâtre le front, les yeux, le nez, la bouche. Il me semblait que j'étouffais et je soufflais comme un soufflet de forge à travers le tuyau.

Le plus beau de l'affaire, ce fut d'attendre que le plâtre veuille bien sécher. Avec ce poids de quatre kilos sur la figure, je me sentais mourir. Mais je ne voulais pas paraître lâche, et je restais tranquille comme une statue, soufflant toujours dans mon tube.

Cependant, vu que ce plâtre ne séchait pas le moins du monde, j'ai commencé à perdre patience : j'ai voulu essayer d'arracher mon masque avec les mains. A ma grande épouvante, je me suis aperçu que le plâtre était attaché au visage : Bicchi avait oublié de m'huiler la peau !

Alors, j'ai commencé à me démener ; je me suis mis à envoyer des coups de pied aux chaises, aux meubles, et à gesticuler désespérément. Lorsqu'il entendit ce chahut, le papa de Bicchi est accouru et il a fait des efforts inouïs pour essayer de m'enlever mon masque. Il a même dû employer un marteau, tellement le plâtre s'était durci. Le plus difficile a été de libérer mes yeux et de me restituer le don de la vue.

Et tout ça, pourquoi ? Parce que j'ai voulu tenter, moi aussi, comme les grands artistes du passé, de m'immortaliser moi-même... Je n'y ai pas réussi ? Patience !... Une chose est certaine, c'est qu'au lieu de devenir un artiste de « premier cri », je suis devenu un artiste en « cris », et je vous garantis que je m'en suis payé, pendant qu'on m'ôtait mon plâtre : même un aigle n'aurait jamais pu hurler de cette façon.

Antonio RUBINO (trad. J. C.)

Au prochain numéro :

L'invention de la « Pippo-Radio »